PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE NUBAR. - N° 1



UNE CÉRÉMONIE CONSACRÉE A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR ANTOINE MEILLET

DISCOURS

DU RÉV. PÈRE LOUIS MARIÈS, DE MM. L.G.GUERDAN, CHARLES DIEHL, A. TCHOBANIAN, M.S. DAVID-BEG, PAUL BOYER; LETTRES DES RR. PP. N. AKINIAN ET E. PÉTCHIKIAN, DE MM. KARNIG FUNDUKLIAN, FRÉDÉRIC MACLER ET EMILE BENVENISTE.



IMP. ARAX - PARIS.

UNE CÉRÉMONIE CONSACRÉE A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR ANTOINE MEILLET

PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE NUBAR. - N° |



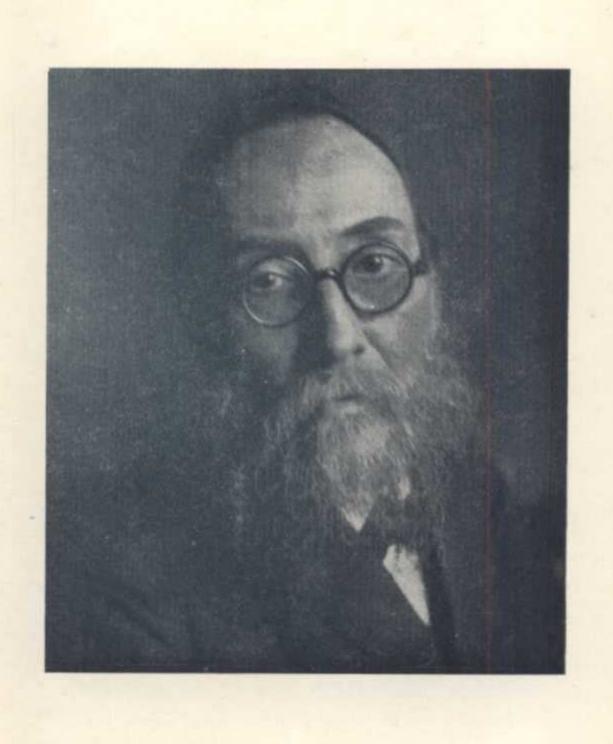
UNE CÉRÉMONIE CONSACRÉE A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR ANTOINE MEILLET

DISCOURS

DU RÉV. PÈRE LOUIS MARIÈS, DE MM. L.G. GUERDAN, CHARLES DIEHL, A. TCHOBANIAN, S. M. DAVID-BEG, PAUL BOYER; LETTRES DES RR. PP. N. AKINIAN ET E. PÉTCHIKIAN, DE MM. KARNIG FUNDUKLIAN, FRÉDÉRIC MACLER ET EMILE BENVENISTE.



IMP. ARAX - PARIS. 1937



La Bibliothèque Nubar de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance ne pouvait mieux inaugurer la série de ses publications qu'en réunissant dans une brochure les discours prononcés à la cérémonie consacrée à la mémoire d'Antoine Meillet, qui a eu lieu le Samedi 27 Février 1937 dans les salons de la Bibliothèque.

Aux discours de M.M. Charles Diehl, membre de l'Institut, Paul Boyer, administrateur de l'Ecole des langues orientales vivantes, du Rév. Père Louis Mariès, professeur à l'Institut Catholique, de M.M. Archag Tchobanian, M. S. David-Beg et L. G. Guerdan, conservateur de la Bibliothèque, nous joignons la traduction française des lettres reçues à cette occasion des R.R. Pères Pétchikian, directeur de la Revue Pazmaveb des Mékhitaristes de Venise, N. Akinian, directeur de la Revue Handess Amsorya des Mékhitaristes de Vienne et de M. Karnig Funduklian, l'érudit arménien que nous avons eu la douleur de perdre

récemment, et enfin les lettres d'excuse de M.M. Frédéric Macler, professeur d'arménien à l'Ecole des langues orientales vivantes et Emile Benveniste, l'éminent linguiste.

On remarquait dans le nombreux public qui assistait à cette cérémonie, avec l'élite de la colonie arméntenne de Paris, plusieurs personnalités françaises, comme Monseigneur Graffin, M.M. René Pinon, René Grousset, Gabriel Millet, M. et Madame Gabriel Mourey, M.M. Normandy, Buat.

ANTOINE MEILLET

DISCOURS DE M. L. G. GUERDAN

Pour célébrer la mémoire d'Antoine Meillet avec tout l'éclat qu'elle mérite, les organisateurs de cette manifestation avaient pensé tout d'abord retenir une vaste salle, puis, réflexion faite, ils estimèrent que le cadre intime de notre Bibliothèque — refuge de la pensée arménienne et de ce que celle-ci a inspiré — convenait mieux au savant aussi modeste qu'éminent qui aima les Arméniens, non pas seulement à cause de leurs souffrances, mais parce qu'ils possédaient, derrière eux, un beau passé de civilisation.

Le seul écueil de ce choix est le périlleux honneur qui m'échoit d'avoir à présider cette manifestation. Comme conservateur de la Bibliothèque arménienne je ne pouvais pas m'y dérober. J'en suis confus, soyez en certain, car je n'ai nulle compétence pour vous parler de l'œuvre scientifique d'Antoine Meillet. D'autres orateurs, heureusement, qui sont de ses amis, de ses collègues et de ses disciples, le feront tout à l'heure et je ne tarderai pas à leur céder la parole. Je me con-

tenterai de vous parler de l'homme, tel que j'en ai gardé le souvenir.

Je le rencontrais aux réunions des Etudes Arméniennes, dont il fut un des plus glorieux animateurs. Il y remplissait les fonctions de secrétaire général tandis que j'occupais celles de vice-président. Dans les rapports précis comme son clair génie qu'il nous lisait, tous les ans, d'une voix ferme, il ne laissait échapper aucune occasion de prouver l'amour qu'il portait au peuple arménien. Nous l'écoutions avec profit, avec passion; au milieu de l'injustice presque générale à notre égard, nous lui étions particulièrement reconnaissants de connaître notre langue mieux que la plupart d'entre nous, de l'avoir comparée au grec d'Homère et de nous avoir enfin redonné confiance en nous-mêmes.

Mes relations avec lui s'arrêtaient là. Je ne connaissais de son œuvre que quelques études susceptibles d'intéresser un profane tel que moi; je ne voyais de lui que son aspect extérieur, un peu sévère, un peu distant, sa longue barbe de mage assyrien, ses gestes menus et volontairement effacés, ses grosses lunettes qui cachaient son regard. Puis, un jour, chez des amis, autour d'une table de thé, je découvris soudain un homme nouveau, un homme enjoué et d'un commerce exquis, qui savait dire aux femmes les mots qui plaisent et aux hommes les choses qui les intéressent. Nous en vînmes ainsi à parler de la musique. Il le fit avec autant de fougue, de sensi-

bilité et d'amour que s'il fût lui-même un virtuose, un chef d'orchestre ou un compositeur. Sur Pelleas et Mélisande, notamment, il me dit des choses si vraies, si justes que je regretterai toute ma vie de ne les avoir pas transcrites sur-le-champ. Je ne remarquais plus du tout ses grosses lunettes; je voyais luire, d'un prodigieux éclat, ses deux yeux tendres et passionnés; j'observais sa main fine qui semblait scander des vers que lui inspirait soudain l'œuvre immortelle de Claude Debussy.

Je me proposais, dès lors, de forcer son intimité, de m'enrichir, à mon tour, au contact de son extraordinaire culture, mais, dans cette vie trépidante de Paris, on est emporté vers tout ce qui n'offre pas d'intérêt. Les heures, les jours passent; puis on apprend subitement que celui qu'on voulait tant revoir est malade ou bien s'en est allé vers des rives d'où personne n'est revenu. C'est ce qui s'est produit, hélas, pour moi avec le Professeur Meillet.

Je le déplore d'autant plus qu'il n'a jamais connu mes vrais sentiments à son égard.

Devant sa famille qui le pleure, ses amis, ses compagnons et ses disciples qui l'admirent et conservent pieusement son souvenir, j'ai tenu à réparer ma faute, imputable non seulement à la vie parisienne mais encore et surtout, je l'avoue, à cette sorte de pudeur, pour ne pas dire de timidité, que j'éprouve toujours devant les hommes de génie.

DISCOURS DE M. CHARLES DIEHL de l'Institut.

Un de mes confrères les plus éminents de l'Académie des Inscriptions, Alfred Croiset, me disait un jour, parlant de Meillet, qu'il avait du génie, et Alfred Croiset était un homme qui savait la valeur des mots et ne les employait pas au hasard.

Il me plaît, au début de cette brève allocution, de rappeler ce témoignage parce qu'il marque et explique tout ensemble la place éminente que tenait Meillet dans la science française contemporaine. Il n'était pas seulement un érudit de premier ordre, qui savait toutes les langues, les langues classiques et le sanscrit aussi bien que le vieux perse, l'araméen ou l'arménien, les langues slaves aussi bien que les baltiques ou les germaniques. Il n'était pas seulement un professeur admirable, dont les leçons, aussi minutieusement préparées dans le fond que claires et élégantes dans la forme, étaient toujours pleines d'une nouveauté rare et d'une puissante originalité. Il était quelque chose de plus : il était le maître incontesté

de la science du langage, celui dont l'autorité exceptionnelle attirait à ses leçons tous les savants qui aujourd'hui, non seulement en France mais dans le monde, occupent des chaires où s'enseigne cette science et qui se sont formés auprès de lui. Cette influence prodigieuse, ce rayonnement universel, si je puis dire, s'accroissait encore du prestige d'ouvrages admirables où le talent de l'exposition est égal à la richesse et à la solidité de l'érudition, à la largeur des vues par lesquelles Meillet a renouvelé vraiment l'étude de la linguistique et montré qu'il avait du génie.

Mais ce qu'il convient, aujourd'hui et ici, de rappeler surtout, c'est tout ce que l'Arménie doit à Meillet. Il a pendant de longues années occupé à l'Ecole des langues orientales la chaire d'arménien. Il a. un jour où s'est fondée la Société des Etudes Arméniennes, accepté d'en être le secrétaire général, et tous ceux qui ont assisté aux séances annuelles de cette Société se souviennent de ces communications lumineuses où, du détail en apparence le plus humble, Meillet savait toujours dégager des conclusions d'une portée générale. Il a écrit, entre autres ouvrages, cette Esquisse de la grammaire comparée de l'arménien. Et ce ne sont là que quelques aspects de la sympathie ardente qu'il éprouvait pour l'Arménie. Il connaissait son histoire d'autrefois autant qu'il admirait son tenace courage d'aujourd'hui. Et son grand cœur unissait en une même sympathie les gloires du passé, les épreuves et les souffrances

du présent, les espérances de l'avenir. Le dévouement passionné qu'il mettait au service de toutes les nobles causes, il ne l'a point marchandé à l'Arménie, et l'Arménie ne l'a point oublié. Et nous remercions de tout cœur nos amis arméniens de nous en donner aujourd'hui une preuve par l'hommage qu'ils ont tenu à apporter à la mémoire de Meillet.

Quand à une supériorité intellectuelle éclatante s'unit une âme très haute, on peut dire que l'homme en qui se rencontrent ces deux dons magnifiques, nous offre vraiment l'image la plus pleine et la plus belle du génie. Ce fut le cas—et ce fut la gloire—d'Antoine Meillet. Et c'est pourquoi sa mort a laissé un tel vide dans la science comme dans le cœur de tous ceux qui l'ont aimé.

DISCOURS DE M. ARCHAG TCHOBANIAN

Mesdames, Messieurs,

Antoine Meillet, l'illustre linguiste à la mémoire duquel nous rendons aujourd'hui l'hommage d'admiration et de gratitude du peuple arménien, fut non seulement un des plus grands arménisants qui aient existé en Europe, mais aussi un des plus conscients et des plus constants amis de la nation, de la culture et de la cause arméniennes.

D'autres, plus qualifiés que moi, érudits français ou arméniens invités à célèbrer par un discours ou par une lettre le linguiste éminent, diront les services insignes que ce savant génial, une des gloires de la linguistique française et de la philologie internationale, a rendus à l'arménologie.

Ayant connu Meillet de près, presque dès l'époque de ses débuts, ayant eu l'honneur d'entretenir avec lui, pendant plus de quarante ans, des relations amicales, ayant plus d'une fois collaboré avec lui dans des œuvres tendant à servir la cause de notre nation ou celle de notre culture, je sais quel noble et précieux défenseur notre nation, notre cause et notre culture avaient en lui et c'est la chère et inoubliable figure de ce grand ami de l'Arménie qui je veux évoquer ici à grands traits.

Ma première rencontre avec Meillet a eu lieu en 1893. Venu tout jeune à cette époque à Paris pour v passer une année d'études libres, j'ai appris par Auguste Carrière, l'érudit professeur d'arménien de l'Ecole des langues orientales, l'auteur de remarquables travaux sur Moïse de Khorène. que le meilleur de ses élèves s'appelait Antoine Meillet, que celui-ci avait été aussi en Autriche suivre le cours de Hubschman, dont il devait continuer et élargir l'œuvre, et qu'il avait approfondi sa science arménologique au couvent des Mékhitaristes de Vienne avec l'aide de Mgr. Aidinian et du Rév. Père Dachian, Carrière me parlait de lui comme d'un savant linguiste destiné à un grand avenir, comme d'un arménisant qui s'était déjà distingué. Je suis allé chez lui, et dès notre première conversation j'ai été séduit par la vigueur et la pénétration de son esprit et le charme simple et noble de sa personne. Une amitié cordiale est née dès lors entre nous, qui ne fit que grandir avec les années. l'allais souvent le voir, pendant cette année que je passai à Paris; nous causions de la langue et de la littérature arméniennes, et en particulier de l'arménien classique et de notre vieille littérature, qu'il étudiait spécialement. Il avait déjà une grande admiration pour l'arménien du Ve siècle, pour la langue d'or d'Eznik et de la version arménienne de la Bible.

« Cette langue est aussi belle, me disait-il un jour, que le grec classique », et cette appréciation, venant d'un savant qui connaissait à fond les plus belles des langues classiques et qui, habitué des Concerts Colonne où je le rencontrais souvent, était aussi un homme de goût, un connaisseur d'art, un amoureux du Beau, faisait le plus grand plaisir à mon cœur de patriote et de poète arménien.

Rentré en été 1894 à Constantinople, je quittais pour toujours, vers la fin de 1895, ma ville natale, à la suite des massacres d'Arméniens qui eurent lieu, sur l'ordre du Sultan Abdul-Hamid, dans les provinces arméniennes de l'empire ottoman et à Constantinople même, et je venais à Paris pour mettre mes modestes forces au service de la cause de notre peuple opprimé et déchiré, pour contribuer à montrer à la France la question arménienne sous son vrai jour, pour faire connaître au public européen la culture arménienne qu'on connaissait si peu. J'ai retrouvé Meillet, déià en voie de devenir une des lumières de la linguistique française. Il figura dans tous les comités de Francais arménophiles que travaillèrent, pendant toute cette période du règne sinistre d'Abdul Hamid. pour soutenir la cause de notre peuple martyrisé et qui luttait pour sa délivrance. Il fit également partie des comités analogues qui se formèrent pendant les guerres balkaniques de 1912-1913, quand la question arménienne redevint d'actualité, et il fut un des principaux auxiliares de la Délégation Nationale Arménienne qui défendit notre cause, pendant la grande guerre et au lendemain de la victoire, auprès des gouvernements alliés et devant la Conférence de la Paix; plusieurs fois, par la parole et par la plume, Meillet soutint notre cause avec une éloquence simple, sobre, raisonnée, profonde, l'éloquence d'un savant doublé d'un homme de cœur.

Dans la pénible et héroïque lutte qu'il mena. vers la fin du siècle dernier et au début du siècle présent, pour son affranchissement, notre peuple connut des désastres démesurés et de cruelles déceptions, mais il eut pour lui une grande force morale dont la haute valeur demeure impérissable et constitue pour nous un précieux réconfort et une assurance pour un avenir meilleur; c'est l'amitié de l'élite intellectuelle du monde civilisé. Dans cette noble pléiade des amis de l'Arménie, où les plus grands, les plus beaux noms de la France et des autres pays d'Europe et d'Amérique ont figuré, Meillet occupa une des premières places. Et il fut de ceux dont l'amitié ne reposait pas seulement sur un sentiment de profonde sympathie à l'égard d'un peuple luttant et souffrant pour une cause de justice, mais qui aimèrent et estimèrent le peuple arménien parce qu'ils le connurent de près, ayant été dans son pays, ayant visité ses grands foyers intellectuels, ayant eu quelques connaissance de son histoire séculaire et de sa culture personnelle. Meillet avait commencé par étudier, en savant, notre langue; il avait lu, dans des traductions déjà publiées ou dans le texte même, les principaux ouvrages de notre littérature classique. Au début, il ne connaissait que nos vieux historiens, chroniqueurs et théologiens, estimait l'importance documentaire de leurs œuvres, appréciait la valeur littéraire de certains de nos prosateurs classiques, admirait la beauté de la langue du Ve siècle, mais les meilleures pages de notre poésie ancienne et de notre lyrisme moderne étant demeurées inconnues du public occidental, il se figurait comme tant d'autres en Europe - et il l'a même dit, dans la leçon d'ouverture de son cours à l'Ecole des langues orientales. — que la littérature arménienne manquait d'une poésie originale. Il s'empressa de rectifier cette opinion erronée dès que parurent des traductions de nos chants populaires et de quelques-unes des pages typiques de notre poésie ancienne et moderne; et il fut un des premiers à apprécier, en des articles chaleureux, les efforts déployés pour faire connaître à la France le trésor poétique de l'Arménie.

Meillet s'était rendu jusqu'au cœur de l'Arménie, à Etchmiadzin, siège du chef de l'Eglise nationale arménienne, et il y avait poursuivi, sur le sol même du vieux pays de l'Ararat, ses études de la langue et de la littérature arméniennes, en compagnie de quelques-uns des membres savants de la Congrégation du Saint-Siège de l'Arménie, au milieu de la plus riche collection de vieux manuscrits parmi lesquels se trouvent des œuvres merveilleuses de nos enlumineurs, non loin des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture décorative arméniennes. Et il avait fait le même pèlerinage scientifique et amical au couvent des Mékhitaristes de Vienne, comme je l'ai déjà dit, et aussi au couvent des Mékhitaristes de Venise, à ces deux illustres Maisons qui furent dans les temps modernes de grands fovers de culture et d'études arméniennes, comme Etchmiadzin le fut pendant de longs siècles; il avait enrichi, pendant son séjour dans ces trois grandes maisons, ses connaissances de la civilisation arménienne. A Vienne notamment, il se lia d'une étroite amitié avec le grand grammairien Mgr. Aïdinian, abbé général de la Congrégation, et avec le Rév. Père Dachian, un des plus grands érudits que le peuple arménien ait produits, et qui l'aidèrent à renforcer sa science de l'arménien classique. Meillet avait une très haute estime pour Dachian comme pour Aïdinian. Il me disait un jour : « Rien que le Catalogue analytique des manuscrits du couvent de Vienne suffirait pour faire ouvrir à Dachian les portes de n'importe quel Institut d'Europe ». Et il me disait encore une autre fois : « La preuve qu'il y a dans le sang arménien une vieille civilisation, on la trouve chez un homme comme Dachian; voilà le fils d'un paysan d'Erzeroum qui arrive en Europe et devient en quelques années un des grands savants de notre Occident ». C'est à son amitié avec Dachian qu'on doit - en partie le plus important de ses ouvrages d'arménisant, sa Grammaire comparée de l'arménien classique. C'est Dachian lui-même qui lui a demandé de rédiger cet ouvrage et c'est du reste le couvent de Vienne qui a édité ce travail magistral.

Vers la fin de 1917, à une heure où la lutte colossale continuait plus furieusement que jamais et qu'on ne savait encore quand et dans quelles proportions arriverait la victoire des Alliés, à laquelle nous autres Arméniens crovions fermement et de laquelle nous espérions la délivrance de l'Arménie turque et l'affranchissement de notre peuple, je me suis adressé à un certain nombre de personnalités de France et d'autres pays alliés pour leur demander un message au sujet de la question arménienne, et j'ai publié ces messages, pleins d'encouragements et de promesses, dans la revue Véradznount et plus tard je les ai réunis en un recueil qui parut, avec une belle préface de Denys Cochin, quelques jours après la victoire. Meillet avait été un des premiers à répondre, et voici ce qu'il disait dans les quelques lignes brèves, nettes et profondes où il exprimait son sentiment sur la question arménienne :

- « Les Alliés luttent pour que chaque nation ait le droit de disposer d'elle-même.
- « Le retour de l'Alsace Lorraine à sa patrie d'élection sera le symbole de la victoire du droit sur la force en Occident.
- « Il faut que, en Orient, la nation arménienne échappe à la tyrannie des Turcs, à la sauvagerie des Kurdes. Aucune nation n'a subi un martyre aussi cruel. Une Arménie autonome est donc le symbole le plus net du triomphe du droit. »

Et notre bon ami Meillet se rencontrait dans cette noble formule avec un autre grand Français, Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans, qui, dans le message qu'il m'adressait à la même occasion, disait la même chose dans un style sublime :

« Dieu fit à l'Arménie plusieurs dons incomparables; elle garde le plus ancien Haut Lieu que connaisse par son nom l'Humanité; ses fleuves portent de l'antique histoire sur leurs eaux; son peuple honore la terre par sa ténacité à vouloir vivre; la pourpre sacrée d'un long et cruel martyre l'enveloppe. Ses poètes lui posent sur le front une couronne de palmes. Ce serait une honte et un malheur si les diplomates qui remanieront la carte du monde après la sanglante tourmente, oubliaient que le petit et cher pays a mille fois mérité et acheté son autonomie. »

Hélas! « le symbole le plus net du droit » devait être foulé aux pieds... Le « petit et cher pays enveloppé de la pourpre du martyre », devait être délaissé et trahi! Les dirigeants politiques des peuples alliés victorieux devaient à la conférence de Lausanne sacrifier complétement la cause de la libération de l'Arménie turque...

En Février 1919, l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris ayant organisé un meeting consacré à la question arménienne et dans lequel devaient prendre la parole des personnalités françaises, anglaises, américaines, polonaises, grecques et arméniennes, nous avons prié Meillet de présider cette réunion, et je vais citer quelques fragments du beau discours par lequel il ouvrit le meeting, car rien n'évoquera mieux que son verbe lui-même la figure de ce sincère et grand ami de l'Arménie.

« Vous êtes sans doute surpris, disait-il, de voir un simple professeur ouvrir une assemblée où figurent tant d'hommes qualifiés, tant d'hommes éminents. Si j'ai accepté de présider l'assemblée dans ces conditions, c'est que les organisateurs me l'ont demandé et j'ai compris qu'ils avaient leur idée. Leur pensée, c'est que la cause arménienne n'a besoin ni de politique ne d'éloquence. On a demandé à un savant de présider cette réunion parce que la vérité toute simple y suffit, la vérité sans ornement, la vérité sans adresse, et voilà pourquoi je suis ici. »

Puis, il ajoutait :

« Tout le monde connaît les malheurs des Arméniens. Les malheurs des Arméniens ont passé la mesure commune; mais ce qui est l'honneur des Arméniens, ce n'est pas d'être melheureux. Etre melheureux n'est pas un titre politique; ce qui est un titre politique, c'est que dans les malheurs qui ont passé la mesure commune, les Arméniens ont conservé leur force, c'est que les Arméniens ont montré qu'ils étaient une nation capable de durer ... ils ont établi par là qu'ils étaient qualifiés pour relever un Etat abattu depuis tant de siècles.

« Les Arméniens ne sont pas une très grande nation, mais ils sont une très vieille nation, nous le savons par l'Histoire ; quand on a les titres qu'ont les Arméniens, on n'a pas besoin d'autre chose que de la vérité. Et il relevait ensuite, à grands traits, la valeur de la culture arménienne, la note personnelle de la littérature et de l'art arméniens :

« La littérature arménienne remonte très haut, bien moins haut il est vrai que la nation ellemême. Du jour où les Arméniens ont été christianisés, ils ont fondé rapidement une littérature... et une littérature qui compte, une langue qui a son originalité. ... Il y a quelques jours encore, je recevais un volume qui est vraiment un ornement d'une bibliothèque : la traduction des poèmes d'Arakel de Sunik; et ce volume ne renferme pas seulement des traductions de poèmes qui nous touchent, il nous fait aussi entrer dans la vie arménienne parce que à chaque page vous trouvez des reproductions de vieilles miniatures, vous trouvez des gravures qui vous montrent ces beaux couvents de l'ancienne Arménie. Ouvrez ce volume. vous verrez ce que c'est que l'Arménie, vous verrez qu'il v a là une nation qui compte parce qu'elle exprime quelque chose d'original dans l'humanité.»

En voici ce qu'il y disait de la simplicité, de la sobriété, de la pureté typique de l'art arménien :

« Je voudrais pouvoir vous montrer ce qui m'a ému moi-même quand j'ai pu visiter quelquesunes des parties du pays arménien. Je voudrais vous montrer cette chapelle, cette toute petite chapelle de Sainte Rhipsimée, où j'ai cru sentir vraiment l'esprit arménien. Vous vous imaginez que c'est l'Orient, vous vous imaginez qu'il y a là de la couleur. des ornements. Eh bien, non ! ce sont des lignes extrêmement nettes, arrêtées, des angles très aigus, rien que des lignes, mais des lignes d'une pureté, d'une netteté qui restent dans l'esprit et qu'on n'oublie pas. De couleurs, aucune; des pierres volcaniques toutes noires, mais qui font de l'église comme un bijou antique... »

Et il concluait :

« J'ai dans l'avenir de l'Arménie la confiance la plus entière, et je suis convaincu que si on fait confiance à la nation arménienne, elle ne trahira pas l'espoir que nous mettons en elle. »

Enfin, au Congrès phiarménien international tenu à Paris en Juillet 1920 sur l'initiative du Comité suisse des amis de l'Arménie, Meillet prit une part fort active, et c'est à lui qu'on demanda de faire, à la réunion publique, le commentaire de la destinée historique du peuple arménien et l'exposé de la cause arménienne. Cette belle conférence été heureusement sténographiée et figure en entier dans la brochure où fut consigné le compte-rendu complet des travaux de ce congrès. Je ne citerai qu'un fragment de cette longue et remarquable conférence :

- « L'Arménie, depuis bien longtemps, ne forme plus un Etat, mais depuis que nous la connaissons, elle est une nation tout à fait à part, qui a ses caractères propres, qui a sa civilisation.
- « ... Au moment où la Perse devenait un pays profondément nationaliste, se fermant aux influences du monde hellénique, l'Arménie, au contraire, s'ouvrait aux influences occidentales, et la barrière qui s'était dressée entre la Perse et

l'Arménie, cette barrière aboutissait à ce que l'Arménie regarde de plus en plus du côté de l'Occident. Enfin cette aristocratie parthe (1). n'avant plus de soutien au dehors, a disparu, et une culture proprement arménienne s'est instituée. C'est là le fait fondamental du développement de l'Arménie, le trait essentiel, celui dont la nation vit encore. C'est que, quand il a été créé un alphabet, une langue littéraire, il a été créé toute une littérature, il a été créée toute une civilisation propre à la nation arménienne. A quel moment précis a eu lieu ce grand fait ? Il est malaisé de l'indiquer d'une manière bien exacte; peu importe, ce qui est sûr, c'est qu'aux Ve - VIIe siècles après J.-Christ, nous sommes en présence d'une littérature très considérable qui comprend tant la traduction de tous les livres saints du christianisme que des œuvres originales de toutes sortes, des livres de théologie, des œuvres historiques, tout ce qui, à la date où a été constituée cette littérature, représentait la civilisation normale des hommes de ce temps. L'Arménie a possédé une tradition à elle de ce jour-là. La nation arménienne a eu dès lors ses titres de noblesse qu'elle ne devait plus oublier. Au moment où s'est constituée ainsi cette littérature, aucune des grandes nations de l'Europe moderne n'existait encore : il n'était question ni de France ne d'Angleterre, rien de pareil n'était même imaginé. Les titres littéraires de la nation arménienne ont une anti-

C'est à dire les rois arméniens de la dynastie arsacide,

quité qui dépasse de plusieurs siècles ceux de la plupart des nations de l'Europe occidentale. Cette culture a provoqué à son tour la création d'un Etat arménien, mais non plus d'un Etat arménien qui comme l'Etat précédent était aux mains d'une aristocratie étrangère; non, c'est un Etat arménien qui était profondément arménien, dont les chefs se sentaient arméniens, et il v a eu alors, aux IXº et Xº siècles, une grande renaissance de la littérature arménienne. A ce moment-là même, non seulement il v a eu ainsi une nouvelle floraison littéraire, mais il y a eu toute une brillante architecture, il y a eu tout un art arménien extrêmement original et dont les églises qui couvrent le sol arménien nous ont conservé le souvenir. »

En 1923, lors de la conférence de Lausanne, je me suis adressé au nom de la Délégation nationale arménienne à Meillet, le priant d'inviter par une circulaire un grand nombre de personnalités françaises bien connues à signer une déclaration en faveur de la cause arménienne et qui serait adressée à la conférence de Lausanne. Meillet fit de bon cœur ce que nous lui demandions, et la déclaration, signée par les plus grands écrivains, savants, artistes de France, par les plus éminents professeurs de l'Université, par plusieurs hommes politiques à l'esprit généreux, fut envoyée à Lausanne, et ce n'est certainement pas la faute de notre noble ami Meillet ni de tous les grands intellectuels qui avaient signé ce document, si cette démarche du cerveau et du cœur de la France n'eut aucun résultat...

En dehors de ces actes politiques tendant à seconder notre peuple dans sa lutte pour le triomphe de sa cause nationale, Meillet a encore servi, et bien plus souvent, la cause de notre culture, en publiant dans la Revue asiatique et dans d'autres périodiques des articles sur divers sujets concernant la littérature ou l'histoire arménienne.

Il rendit surtout grand service à la cause de la culture et de la philologie arméniennes en fondant, avec M. Charles Diehl, l'éminent byzantiniste, et M. Frédéric Macler, professeur à l'Ecole des langues orientales, la Société des Etudes Arméniennes qui organisa plusieurs conférences arménologiques et publia pendant dix ans la Revue des Etudes Arméniennes, Revue de grande valeur où Meillet fit paraître lui-même de nombreux articles et qui malheureusement a cessé d'exister par suite de l'insuffisance de l'encouragement matériel qu'on lui a donné.

En 1931, Meillet, voyageant en Orient, passait quelques semaines à Constantinople, et, visitant le Collège Central arménien de Galata, faisait, devant les élèves réunis et en présence des professeurs, l'éloge des facultés culturelles de la race arménienne, en magnifiant quelques-unes des figures éminentes qui sont sorties de ce collège, comme Manouélian, le savant de l'Institut Pasteur bien connu par ses importants travaux histologiques, ou comme Adjarian, le grand linguiste arménien, qui après avoir achevé ses études secondaires au collège de Constantinople, vint à Paris suivre le cours de linguistique à l'Ecole des

Hautes Etudes et fut un des meilleurs élèves de Meillet. Celui-ci avait une affection particulière pour Adjarian, dont il appréciait hautement les travaux. Et pendant les dernières années de sa vie, malgré la cruelle maladie qui est venue entraver sa magnifique activité de savant, il a consacré ce qui lui restait de forces, avec l'aide d'un autre de ses excellents élèves, de l'éminent arménisant F Louis Mariès, à résumer en français le Dictionnaire étymologique de la langue arménienne, ouvrage monumental en sept gros volumes, qu'Adjarian a fait paraître dans l'espace de 6 - 7 années, à Erivan, capitale de la République soviétique de l'Arménie transcaucasienne.

Et la dernière page sortie des mains de Meillet, fut, je crois, le message touchant qu'il adressa au peuple arménien à l'occasion du quinze-centième anniversaire de la traduction arménienne de la Bible, qui fut célébré il y a un an dans le grand amphitéâtre de la Sorbonne.

Tel fut ce grand ami de notre culture et de notre cause, que notre peuple a eu la douleur de perdre l'année dernière.

L'œuvre et la figure de Meillet resteront toujours vivantes, et entourées d'une affectueuse vénération, dans l'esprit et le cœur de tous les Arméniens de l'heure présente et de toutes les générations arméniennes qui viendront après nous.

LE SENS QU'AVAIT ANTOINE MEILLET DE L'ARMÉNIEN CLASSIQUE

DISCOURS DU REV. PÈRE LOUIS MARIÈS

Antoine Meillet n'était pas seulement linguiste, — « le Saint Thomas de la Linguistique », rapprochement qui plaisait au philosophe qu'il était : « Je me sens parent, reconnaissait-il, des esprits du XIII° siècle » — Antoine Meillet était encore philologue, « polyphilologue » comme a dit M. Cuny, et il était souverainement humaniste.

Ce qui fait qu'un livre comme l'Aperçu d'une histoire de la langue grecque, ou comme l'Esquisse d'une histoire de la langue latine, est en même temps un acquêt pour la science, ktêma es aei, et une œuvre d'art, a thing of beauty... a joy for ever, c'est que l'auteur était à la fois un linguiste hors de pair, intellectualiste autant que réaliste, un philologue laborieux mais doublé d'un historien, et simplement un helléniste, un latiniste : il avait le sens du grec et du latin. Que ses auditeurs se souviennent. Nous sommes au Collège, en cette

Salle 4 qu'il aimait pour son grand tableau noir en ardoise naturelle : « On v pourrait, disait-il, écrire tout un chant d'Homère ! ». De sa fine écriture il vient d'y jeter rapidement ou quelques vers d'Homère, d'Eschyle, de Virgile ou une phrase de Lysias, de Cicéron. Toujours debout. il a pris un léger recul et de plein saut il traduit. Quel émerveillement et quelle joie ! Il voit et il nous fait voir ! Dans sa transposition française il a su nous rendre sensibles les ressources propres dont dispose le grec ou le latin dans l'expression de la pensée humaine. Comme du latin et du grec, il avait le sens du védique, de l'iranien, du slave, du germanique, du celtique, de toutes les langues qu'il possédait, mais, grec et latin mis à part, c'est bien je crois de l'arménien classique qu'il a eu le sens le plus affiné.

Avec des dons uniques il abordait l'étude de cette langue à une heure décisive et il y goûtait en sa prime jeunesse. Hubschmann venait de rendre à l'arménien, parmi les langues indo-européennes, sa place. L'article sensationnel qui détachait définitivement l'arménien du groupe indoiranien auquel on le rattachait à tort jusque-là, pour en faire ce qu'il est : une langue isolée, est de 1875, son Etymologie arménienne, des années 1895-1897. Or dès 1890-1891, après avoir appris de Carrière le rudiment, Antoine Meillet, à vingtquatre ans, est à l'Ecole des Mekhitharistes, à Vienne, puis à Tiflis, à Etchmiadzin, où il prend contact avec les Arméniens et la terre d'Arménie.

Un de ses amis qui l'a le mieux apprécié, M. William Marcais, pour faire sentir à quel point Antoine Meillet était Français, disait de lui « qu'il avait de la terre de France sous ses souliers ». le crois, qu'avec de la terre de France, Antoine Meillet a, toute sa vie, gardé aussi de la terre d'Arménie sous ses soulers. La connaissance sympathique qu'il prit en ce premier contact de tout ce qui est, ou fut, Arménie ou Arménien, est singulière. Sa correspondance à cette date en a conservé les traces qui mériteraient d'être relevées. Pour l'ouverture d'esprit, le don d'observation, la maturité, la pénétration, Antoine Meillet v est déjà à vingt-quatre ans ce qu'il sera à soixante-quatre ans: et telles de ses lettres que, du Caucase, en 1891, il écrivait à sa cousine sur l'Arménie, m'ont rappelé une longue lettre que de New-York, en 1930, il m'écrivait sur l'Amérique.

Pour ce qui regarde la langue et la littérature, il aimait à reconnaître tout ce que les Arméniens en lui-même devaient aux Mekhitaristes de Venise et de Vienne. Quand il parlait de Zohrab, ou de la triade qui présida à la création de l'Haykazian, le Dictionnaire des Dictionnaires, des trois Pères Avétikian, Surmélian, Avkérian, il vous communiquait l'estime intelligente et l'admiration, qu'il nourrissait, en fils, pour cette Renaissance arménienne. Et en mars 1934, en cette Fête de Sèvres qu'il présidait, lui-même a dit toute la joie que lui causait sa réception en cette Académie de Saint-Lazare.

Il mesurait, et il étendit, la portée de l'œuvre de Vienne qui va d'un Joseph Katerdjian au P. Nersès Akinian, en passant par un Aydenian et un Dachian. Il a eu sa part — et quelle part ! — dans ce mouvement qu'on a appelé justement la Renaissance de l'arménien classique. Il estimait — pour ce qu'elle est en réalité : une mine d'or, et il l'exploitait — la grammaire de Bagratouni, mais la dédicace qui demeure en tête de son Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique dit l'estime spéciale, et ensemble la vénération, qu'il avait pour le savant Abbé Mgr. Arsène Aydenian.

Dans l'Avant-Propos, daté du 31 juillet 1902, on sent combien vivement lui-même ressentait, avec tous, la perte que venait de faire dix jours plus tôt, le 21 juillet, en la personne du grand Archevêque, la linguistique arménienne et l'on y sent aussi quelle reconnaissance personnelle il devait garder au Père Dachian.

En novembre 1931 j'étais moi-même à Vienne. Le Père Dachian vivait encore. A Vienne aussi on gardait le souvenir du jeune homme devenu depuis le Maître que l'on sait. Et le Père me rappelait, — sans y souligner la malice qui donne au mot sa pointe toute arménienne, vu la difficulté que nous avons nous autres à prononcer correctement un $gh = \eta$, — le surnom que les Pères du Couvent donnaient en 1890 à Antoine Meillet, âgé de vingt-quatre ans, mais déjà comme il le fut toute sa vie, tendu en avant : «Vaghva-

ghaki» dundunuhh - «Vite, vite».

« Vite, vite! », en six semaines — on a dit trois, - mais je tiens le chiffre six de la bouche même de mon Maître et il est déjà assez prestigieux - « vite, vite », et pour répondre à la demande de ce même Père Dachian, il composa et rédigea cette Esquisse qui est le premier exposé systématique de la grammaire comparée de l'arménien. Comme un frêle anneau d'argent, le « petit livre » tient déja dans le cercle étroit de sa première édition tout l'arménisme enclos. L'année dernière j'avouais un jour à mon Maître, que ce « petit livre », lorsque, novice, je l'avais pour la première fois regardé, m'avait un peu fait figure de « livre scellé ». L'aveu le fit sourire et lui fit plaisir. Car il savait que ce n'est qu'au prix d'une lecture répétée, et à des yeux progressivement dessillés, que ce « petit livre » s'ouvre. Mais, quand il s'ouvre, quelle puissance et quel art se révèlent en ce « Discours sur l'arménien », comme l'eussent appelé les esprits du XVII^e siècle auxquels Antoine Meillet était aussi apparenté. Dans la rédaction de la première édition (1902) on sent. à quelques superlatifs, le frémissement de la sensibilité et comme l'émerveillement du jeune comparatiste en face de cette langue à la fois forte et fine, originale entre toutes, qu'il découvre avec des yeux percants, emgumbu, et dont il fixe les traits dans une pochade géniale. Il était trop artiste pour aller, dans la seconde édition, qui est d'hier (1936), lui ôter ce caractère d'esquisse. Elle n'en est pas moins à jour et témoigne que cet esprit a gardé jusqu'au bout sa maîtrise. Je me souviens. Nous venons de lire ensemble un paragraphe de 1902, qui, en 1936, appelle un remaniement. Il s'est tu et tient les yeux fermés. Son silence se prolonge. La tatigue le ferait-elle somnoler ? Oh que non pas ! Il se recueille et à nouveau il parle, rapidement - vaghvaghaki dundunule - il dicte. En une rédaction nouvelle, gardant toujours même concision et même élégance, le paragraphe sort, doctrine y et la apparaît avec la précision et la portée que lui a données la recherche au cours de trente-quatre ans. Mais de cette seconde édition les superlatifs ont disparu. Le moindre ébranlement émotif risque de faire trembler le dard de l'intelligence pointé sur la réalité qu'Antoine Meillet se propose d'atteindre : l'arménien en son essence, comme en sa genèse et en son devenir historiques. Et ce renoncement assure à la pénétration, sa rectitude, à la saisie intellectuelle, sa victoire, à la réussite, sa beauté, au « petit livre », sa pérennité.

Un autre « petit livre » demeure à côté de l'Esquisse : c'est l'Altarmenisches Elementarbuch. Une demande encore, venue cette fois du Professeur W. Streitberg, en a provoqué la composition (1912). Ici, apparemment, plus de comparaison. L'arménien classique y est simplement décrit. Mais il est décrit du dedans. C'est bien la comparaison qui a introduit le linguiste au cœur de la langue et qui donne à cette grammaire, en

toutes ses parties, une orientation si juste; mais la distinction de l'honnête homme aussi bien que la coquetterie de l'artiste en ont banni toute terminologie comparative et l'on n'v entend que l'humaniste qui uniment vous initie à une langue belle et dont il a comme le sens inné. Il faut avoir soimême pratiqué cette grammaire, pour l'avoir enseignée, avoir vu de ses veux comme elle entre droitement dans les têtes bien faites, avoir constaté les joies d'esprit qu'elle procure, vu s'éveiller, sous sa vertu, chez les auditeurs, et le sens de l'arménien, et jusqu'à des vocations d'arménistes, pour savoir - les anglais diraient pour réaliser ce que sont en leur densité élégante, en leur brièveté évocatrice, ces cent quarante-trois pages d'allemand, qui se présentent à nous avec modestie, pour ce qu'elles sont : un livre élémentaire. Elémentaire, soit : il faut bien, en tout, commencer par les éléments, mais livre conçu et rédigé par un Maître de génie et artiste.

Ces deux « petits livres » sont pour ainsi dire au présent de l'arménisme et ils en commandent à la fois le passé et l'avenir. Ils ont référence à tous les travaux de valeur concernant l'arménien; travaux antécédents qu'ils utilisent, travaux conséquents qu'ils préparent; référence aux travaux du Maître lui-même : notes, articles, monographies qui s'échelonnent sur quarantequatre années, principalement dans les Mémoires et le Bulletin de la Société de linguistique, dans la Revue des Etudes arméniennes et, ailleurs; référence aux travaux des arménistes de tous pays

et de toutes langues. Ces deux « petits livres » sont comme les deux ailes d'une centrale minuscule, mais d'une architecture exquise, où aboutissent et d'où repartent tous les fils.

Comparaison, philologie : paléographie et transmission des textes, en toutes ces disciplines exactes Antoine Meillet se joue. De tous ces métiers il a fait l'apprentissage, dans presque tous, comme l'Aspirant au Moyen-Age, il a fait son « chef d'œuvre » et, à l'entourage, le sens qu'il a du réel et du beau va croissant. Toutes les sciences l'aident à se faire lui-même et à donner aux autres un sentiment juste de ce qu'est l'arménien en sa matière ouvrable, je veux dire en son système phonique, sa grammaire, son vocabulaire, et dans la facture qu'y imprime, comme en un or ductile, le génie personnel des ouvriers, des écrivains qui l'ont maniée et façonnée, je veux dire en son style.

C'est une suite de leçon qu'il faudrait ici et illustrées par des textes arméniens dûment choisis. Je ne pourrai que faire entrevoir l'activité créatrice et initiatrice d'un seul Meillet en ces ordres divers. Le difficile pour en parler est de se dégager d'une sorte de ligature des sens. Rien que pour l'arménien l'œuvre d'un Meillet est si grande et si féconde qu'à la regarder elle vous inhibe. Je serai amené à citer à côté de son nom d'autres noms, car la sève qui affluait et montait en ce fût si puissamment enraciné a poussé et pousse toujours des branches et des fleurs, et c'est en pleine frondaison et pleine efflorescence que je voudrais essayer de faire apparaître l'arbre.

En musicien qu'il était, ce linguiste a été sa vie durant hanté par les sons de l'arménien. Il en a donné la théorie, fait admirer la notation dans l'alphabet plus merveilleux encore que l'alphabet slave. Il en a fait valoir le système d'occlusives et de mi-occlusives, si au complet et si étrangement semblable au système géorgien. Il en a analysé les phonèmes les plus délicats, mouillures de vélaires, variétés d'1, timbres d'anciennes sonantes vovelles. En février 1932 il découvrait l'importance qu'on en arménien, et pour le système indoeuropéen et pour l'étymologie, les sourdes aspirées. Sur la nature de l'accent arménien, dans la seconde édition de son Esquisse il s'est sciemment et volontairement tu, mais il en a connu tous les effets qui y sont actuellement reconnaissables. Entre autres, ces alternances, dues à l'accent, et qui au sein d'une même déclination ou conjugaison, dans la composition ou la dérivation, diversifient si étrangement un mot d'une forme à l'autre, sont désormais par lui si lumineusement présentées que le débutant en comprend d'emblée le mécanisme et qu'il est du premier coup tout à la joie de le voir, à chaque instant et à point nommé, fonctionner dans la langue qu'il apprend.

Même présentation artistique, scientifique et pédagogique à la fois, pour la grammaire. Ici, à l'Esquisse et à l'Altarmenisches Elementarbuch il faut joindre ses Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien, cent quarante pages fractionnées dans les Mémoires de la Société de linguistique, mais qui mériteraient d'être réunies pour for-

mer un troisième « petit livre ». Dans cette présentation de la grammaire, l'étude de l'emploi va perpétuellement de pair avec l'étude de la forme. Comme un horloger, il vous montre les rouages délicats et ajustés, puis tout aussitôt l'appareil en mouvement où roues dentées et pignons s'engrènent à ravir, tant les axes y tournent avec précision sur leurs coussinets de rubis.

Prenons l'étude des démonstratifs. Les huit ou dix séries, chacune de trois formes différenciées par les caractéristiques s d n, vous sont présentées dans un tableau, telles des perles en un écrin, et leurs valeurs, vivantes et contrastées, dans des rivières d'exemples. Ce système, l'arménien l'a, il est vrai, en certains éléments, hérité de l'indoeuropéen, mais il l'a enrichi et marqué de son originalité. Personne à mon avis n'a fait voir et sentir mieux que Meillet et la valeur expressive et la finesse que ces démonstratifs donnent à la langue dans la description d'une scène, dans le dialogue surtout, et jusque dans un exposé philosophique. Ces articles postposés jouent dans une discussion des plus subtiles d'Eznik, sur un sujet des plus abstraits : la participation des formes accidentelles. Si j'ai, comme je le crois, correctement interprété cette page de philosophie, je le dois simplement à mon Maître en linguistique

Puisque j'ai prononcé le mot de philosophie, comment ne pas évoquer ici sa classification des verbes arméniens, dont le principe s'énonce avec la netteté d'une thèse de cette scolastique que

Meillet prisait et la brièveté élégante d'une formule mathématique : prévisibilité réciproque des deux thèmes. Ici, je le sais, nous sommes en face d'un cas d'espèce : le genre supérieur est indo-européen. et le principe s'applique à d'autres langues, au slave par exemple, si bien que c'est au cours de slave de Meillet en même temps que dans ses grammaires arméniennes que i'en ai eu la révélation. Mais c'est justement la généralité du principe dans l'application qu'en fait Meillet à l'arménien, qui donne à la classification son intellectuelle et artistique beauté, et du même coup sa valeur pédagogique. Sept pages de l'Altarmenisches Elementarbuch et tout apparaît régulier : une poignée à peine de verbes anomaux échappe à cette saisie prestigieuse. Ici encore combien d'élèves ont admiré le Maître et l'on béni !

Cette pénétration spéculative qui lui fait discerner le genre dans l'espèce et l'aide à éclairer l'une par l'autre, s'affirme plus encore dans son étude sur les règles d'accord de l'adjectif, où elle l'aide à remonter jusqu'à la cause. Ces règles sont multiples et fuyantes. Aussi les faits sont-ils par lui exposés avec l'ampleur et la rigueur requises : voilà le philologue et l'humaniste tout ensemble. Mais l'explication historique qui est donnée de ces faits atteint jusqu'à la raison quia et même propte quid de ce phénomène dont l'évolution complexe couvre des siècles : « c'est du nominatif accusatif qu'est partie la tendance à laisser invariable l'adjectif » : voilà l'intellectualiste, historien et

philosophe à la fois.

C'est cette connaissance par les causes qui lui a permis d'expliquer ce qu'a de paradoxal l'arménien en son développement, ce que j'ai proposé d'appeler « l'extrémisme arménien ». L'arménien en effet est à la fois la langue qui a conservé du type indo-européen les archaïsmes les plus singuliers — qu'on se rappelle la triple alternance vocalique conservée par l'arménien seul dans la flexion des substantifs thèmes en -n -: "funtiate - et la langue qui a le plus bousculé ce type : une forme nominale bâtie sur un thème d'aoriste. Exposée par Meillet, l'histoira séculaire de la déclinaison arménienne apparaît dans un raccourci saisissant. Une langue qui à la fois démolit et conserve, en l'aménageant, la vieille bâtisse. Une langue dont l'accent va à amputer les désinences de l'indo-européen, au point que tel génitif : d'huliafili , par exemple, n'y est plus qu'un thème sans désinence, « un moignon sans main », disait Meillet, et qui pourtant, en les différenciant entre eux, à sa manière, a conservé jusqu'à aujourd'hui sept cas sur huit de la déclinaison indo-européenne. Un de ces cas, l'ablatif, - Meillet l'a montré -, a même repris, et à lui seul sans préposition, dans l'arménien moderne, des valeurs tout indo-européennes qu'il avait perdues momentanément dans l'arménien ancien. Dans l'arménien moderne il est vrai, et Meillet encore l'a fait voir, les finales usuelles ont pris figure de mots auxiliaires et la phrase moderne,

en face de l'ancienne, est de ce fait toute retournée, comme à l'envers. J'en avais eu la sensation quand, après avoir fait, avec M. Macler, l'apprentissage de l'arménien classique, j'abordais le moderne : j'en eus l'explication par la cause dans l'enseignement de Meillet.

D'un outil grammatical aussi « sui generis » qu'est un verbe arménien il est arrivé à démonter les pièces et à en faire comprendre le fonctionnement, à faire voir les effets qu'en tire un écrivain intelligent, exégète théologien ou simplement artiste.

Pour ce qui concerne le mode, entre tant d'autres aperceptions fines et neuves, il a senti sous les formes élargies du subjonctif arménien les vieilles valeurs sémantiques de l'optatif indoeuropéen. Mis sur la piste par le flair divinatoire de mon Maître, j'ai proposé de voir dans le subionctif arménien, comme il est dans certains subionctifs latins, jusqu'au suffixe même de l'optatif indo-européen. Mais cette explication morphologique n'a pris toute sa probabilité, que du jour et il n'est pas lointain, c'était en 1935 - où il eût projeté sur elle comme un pinceau de lumière et fait voir qu'il faut sans doute admettre que dans l'aoriste arménien interviennent des restes d'aoristes athématiques. Si donc, comme sur la formation de l'aoriste indicatif en - hung sur celle aussi des subjonctifs en -g, - sur « tout un pan de la conjugaison arménienne », disait mon maître, - j'ai réussi à jeter quelque lumière, je ne l'ai fait que grâce à une lumière empruntée, à peu près comme une lune pauvre avec la lumière du soleil.

Pour l'aspect du verbe arménien, tant les valeurs v sont délicates, Meillet, tout Meillet qu'il était, s'est repris à deux fois avant de définir exactement en eux-mêmes et dans leur opposition les deux premiers : indéterminé ou duratif, et déterminé, et il avait justement, mais sobrement, marqué seulement la valeur du troisième dans le parfait composé. Poussant plus avant la recherche, un de ses tout derniers élèves, le Père Stanislas Lyonnet, a démontré que sous cette forme composée, création nouvelle, le parfait arménien conservait une catégorie archaïque, si archaïque qu'on n'en trouve l'équivalent que dans le grec homérique. Il a, de plus, fait voir que le traducteur arménien de l'Evangile, grâce à l'emploi alterné soit de son aoriste soit de son parfait, en face d'un seul et même parfait grec, savait dégager de la forme grecque moins précise, des valeurs de sens intéressant des points de théologie fort relevée, comme la connaissance que le Fils a du Père, ou la concience lumineuse que Jésus avait de la toutepuissance à lui donnée par le Père, à telles enseignes que la traduction arménienne devance les commentaires d'un Père Lagrange ou d'un Père Huby. Est-ce pas assez joli! Et le P. Lyonnet le reconnaît aussi : s'il a atteint des résultats aussi significatifs, c'est en marchant dans la lumière de Meillet.

Combien de valeurs, et spécifiquement arméniennes, un verbe met, par sa présence dans une phrase, Meillet l'a fait voir; combien il en laisse, absent de forme, non de vertu, il l'a fait voir aussi. Ceci encore a tout l'air d'un paradoxe et c'est pourtant la vérité. A la Société de Linguistique. M. Vendryes a rappelé que la notion de phrase nominale était proprement une des innombrables découvertes de Meillet. Cette notion a éclairé la syntaxe de toutes les langues, indo-européennes et autres. Et pour l'arménien elle a eu la chance d'être mise au point par Meillet lui-même. Jointe à ses études sur le groupe des mots, sur l'aspect, sur le mode, sur la valeur originelle des conjonctions, d'un LBt par exemple, la théorie de la phrase nominale donne pour ainsi dire la clé de la phrase arménienne. On sait dès lors, d'une phrase, simultanément, décomposer l'allure, et se laisser emporter, au double rythme de l'idée et de la forme, comme tout en analysant une phrase de Beethoven on s'abandonne au plaisir simple de l'audition. Meillet notamment a fait voir ce qu'avait entrevu Aydenian, que ce qu'on appelle improprement un participe apposé ou un génitif absolu, est en réalité une courte phrase sans verbe. et que dans une suite composée en apparence de deux propositions dont la première contient un participe avec sujet logique au génitif, et la seconde contient un verbe à une forme personnelle, verbe dont le sujet est le même que celui exprimé par le génitif antécédent, il n'y a pas

période à éléments subordonnés, ni coordonnés, mais deux courtes phrases juxtaposées, la première nominale, la seconde verbale, mettant successivement leur touche propre dans l'expression de la pensée. Si un de ses derniers élèves encore, un Roumain cette fois, M. Banatzeanu, a pu constater que l'arménien avait « le souffle verbal plus court que ne l'a le grec », que, au cours de la phrase, l'arménien reprend plus souvent haleine que le grec, si moi-même j'ai pu suggérer comment avant à rendre une même scène, le grec la peint par touches larges et continues, l'arménien, par touches fines et pointillées, si j'ai pu parler de morcelage arménien, si j'ai pu dire que la phrase arménienne, quand elle se sert d'aoristes. et aussi bien du participe aoriste, que de l'indicatif et du subjonctif aoriste, procède par une suite de changements à vue comme on procède dans certaines projections lumineuses, et que ces vues n'apparaissent fondues, c'est-à-dire faussées, que si on les regarde avec des verres d'autres langues, c'est que Meillet nous avait fait voir et appris à voir, à regarder sans lunettes déformantes, à l'œil nu, mais avec des veux arméniens.

C'est avec ces yeux-là qu'il lisait et apprenait à lire les textes et à y sentir, à y apprécier toute la diversité des styles. C'est dans la lumière de Meillet linguiste et styliste que son collègue et son ami, qui aime à se dire son élève, M. Macler, a démontré d'une façon décisive que la version arménienne des Evangiles a été faite sur un modèle

grec, comme c'est à la lumière de Meillet philologue éditeur qu'il a le premier discerné les attaches que l'arménien a avec le type grec Koridethi, et c'est à la lumière conjuguée de Meillet et de Macler, que le P. Lyonnet a montré le caractère « césaréen » du texte grec qui est sous la version arménienne et dont elle est peut-être le plus précieux témoin.

Dans un mémoire du Journal Asiatique (1911) Meillet a non seulement rendu aux grands philologues arméniens et arménistes d'Etchmiadzin Galust Ter-Mkrtchian, Malkhasian, Kanayantz, l'hommage que méritaient leurs premières éditions critiques de Lazare de Pharbe (1904), d'Agathange (1909), suivies en 1913 de l'édition de Moïse de Khoren par Abeghian et Harouthiounian, mais grâce au sens qu'il avait à la fois de l'arménien et du grec, il a fait voir - et avec quelle clarté pénétrante! - tout le parti qu'un éditeur pouvait, pour l'établissement du texte d'Agathange, tirer de la comparaison de l'original arménien avec la version grecque. Et, du coup, confirmant et approfondissant ce qu'avait déja dit sur le sujet le P. Karékin Zarbhanalian. Meillet a fait faire à cette question Agathange un pas en avant.

En connaissance de cause, de la traduction arménienne des Evangiles il a loué la fidélité scrupuleuse et exalté la beauté. Il admirait la version slave, mais il mettait au dessus l'arménienne. En connaisseur il appréciait de Fauste de Byzance le goût de terroir. Chez Eznik il reconnaissait le don qu'il a, quand le sujet les appelle, d'ordonnancer et de dérouler des périodes qui nonobstant une certaine exubérance asiatique pourraient rivaliser avec des périodes d'Isocrate, mais chez Eznik il était, et à juste titre, surtout frappé « du caractère spontané, presque populaire » qu'y prend souvent le style; « ligne brisée, liberté d'allure » de la phrase parlée; « tours brefs, ramassés » de la conversation. Et quand cette conversation, comme dans la passe philosophique engagée par Eznik contre Marcion, s'exaspère et devient agressive, c'est avec une satisfaction d'esprit dans l'intelligence et tout ensemble un frisson d'admiration dans le dos qu'on entend sonner dans la lame, tinter dans la coquille, l'acier trempé de cette rude et souple épée qu'est l'arménien classique.

Même quand il ne fait que traduire, un Arménien, — tant sont grandes dans sa langue les virtualités et dans son génie la virtuosité, — arrive, tout en rendant exactement la pensée, le fond, à transposer en son style arménien certaines qualités de forme spécifiques au modèle, que ce modèle soit grec ou syriaque. Deux caractères spécifient entre autres le grec de Chrysostome : une invention verbale prodigieuse et une familiarité de bon ton, mais endiablée. Eh bien, le traducteur aiménien, grâce aux richesses inépuisables de son vocabulaire, enfonce, si l'on peut dire, la prodigieuse invention verbale de Chrysostome, et, pour la familiarité, tout en gardant lui aussi le bon ton,

il est, mais à l'arménienne, plus endiablé que le grec. Ephrem le Syrien est exégète et poète. Il écrit en prose et en vers. Eh bien, ce qu'a de mâle la prose syriaque d'Ephrem, le traducteur l'a senti et fait passer en son arménien. Et pour les vers il en rend, en arménien, non seulement, par la répétition voulue des mêmes mots, les rimes qui accrochent l'une à l'autre les strophes d'un poème, mais encore jusqu'au parallélisme des stiques et, transposé à l'arménienne, jusqu'au rythme!

Meillet vovait et sentait tout cela et il nous a appris à le voir et à le sentir. Bien mieux, dans un de ses raccourcis dont il avait le secret, de même qu'en sa petite Esquisse, il a su enclore toul l'arménisme, il a su de même, en sa mince Chrestomathie, vingt pages de l'Altarmenisches Elementarbuch, enclore comme la recette de l'initiation à l'arménien classique. Quelques chapitres de l'Evangile, mais où fourmillent, parce que c'est lui qui les a choisis, toutes les caractéristiques de langue et de style. Puis une page d'Eznik, la seule peut-être de tout le traité qui puisse, au degré où en est l'élève, l'introduire dès ce moment en cette Sainte Chapelle de la littérature arménienne, et enfin un fragment de cette épopée arménienne où Archak et Chapouh, puis Vasak et Chapouh, dans un dialogue, engagent le fer, et où éclate, entre autres, cette fière apostrophe d'Archak à Chapouh:

« Oui, maintenant, vous, les esclaves, — ce coussin royal qui est à nous, nous vos maîtres, vous l'occupez; mais point ne céderai! que cette

place où vous êtes, alors qu'elle est la nôtre, à nous et une bonne fois ne revienne! ».

Ձի այժմիկ ձեր ծառայից զմեր տերանց ձերոց դրարձ կալեալ է . բայց ոչ Թողից , եԹէ ոչ տեղիղ մեր առ մեղ եկեսցէ :

Je gagerais que c'est uniquement pour cette courte phrase, pour les $z - \eta$ qui y organisent si merveilleusement les groupes de mots, pour ce -d η cet article, qui à lui seul dresse face à face les deux Rois, pour cette opposition de parfait et d'aoriste, pour ces tours ramassés, heurtés, que Meillet a choisi tout le morceau. Comme aux mains d'Eznik, aux mains de Fauste il entendait sonner l'acier de la langue. Et il sentait aussi de l'apostrophe toute la fierté. A l'unisson d'Archak, Meillet vibrait, parce que, comme Archak dans la tente de Chapouh, Meillet avait, lui aussi, sous ses pieds, de la terre d'Arménie.

J'ai dit ce que Meillet a fait pour la grammaire et pour le style, je dirai brièvement en terminant ce qu'il a fait et voulait faire pour le vocabulaire. Car l'on n'a pas pleinement le sens de l'arménien si l'on n'a pas la connaissance de son vocabulaire. La richesse du vocabulaire arménien déconcerte de longues années durant l'étudiant et sa complexité est telle qu'elle a tenu aveugles les savants jusqu'en 1875. Enfin Hubschmann vint ! Et puis vinrent Meillet et Adjarian ! Car ici l'effort et la réussite de Meillet va de pair avec l'effort et la réussite gigantesque d'Adjarian. Akinian l'a dit et le mot est simplement juste :

Հոկայական գործի մր առջևւ կր դանուիմ ... « C'est en présence d'une œuvre gigantesque que je me trouve... ». Or le géant a proclamé ce qu'il devait à son Maître et le Maître a dit combien il était fier de l'élève. Ici encore, c'est à la lumière de Meillet qu'a marché un Adiarian, Adiarian luimême le répète à chaque instant : «negliq d'hibling Meillet », « Meillet a donné la vraie explication », et le Dictionnaire étymologique en sept volumes, le monument aux sept ailes cyclopéennes, est luiaussi relié à l'Esquisse et à l'Altarmenisches Elementarbuch, à cette centrale aux deux ailes minuscules, tant il est vrai qu'elle commande tout l'arménisme! Etymologie, caractère des emprunts, influences des civilisations diverses qui ont laissé dans les mots leurs traces, tout y est traité avec le sens linguistique et philologique de Meillet et selon la méthode historique de Meillet. Quelle fortune pour la langue et la Nation arménienne que la conjonction, en cette œuvre, de ces deux esprits! Meillet prisait si fort la valeur de ce dictionnaire qu'il voulait en donner une adaptation française. Il avait mis la main à cette adaptation avec l'entrain, presque la fougue de sa jeunesse vaghvaghaki, dundunuhh, mais il allait entrer dans le repos. Coïncidence touchante et comme prophétique, la dernière étymologie arménienne qu'il ait découverte et qui l'ait vraiment satisfait, est celle qu'il donna du verbe arménien hangtchim - Surly ful, « je me repose ». Il y

montrait que la racine y est la même que celle du latin requiem.

Et voilà que désormais le participe de ce verbe, bangoutzial - ¿minqueghmi, « entré dans le repos », précédera, douloureusement pour nous, son grand nom; mais il évoque là, et pour notre consolation, avec le repos, la vision et la béatitude éternelle dont lui jouit : requiem aeternam... et lux perpetua...

Oui, Maître admiré et aimé, vous êtes entré dans le repos, mais vous vivez, vous voyez, et présent à nous-mêmes plus que nous ne saurions dire, vous continuez à nous faire voir et plus loin et plus haut.

« Voir et faire voir », ce fut, je le sais, vous me l'avez dit, la joie de votre vie ici-bas.

« Voir et faire voir », c'est maintenant en sa vie éternelle votre joie : Deus lux est !

Puissions-nous être tous jusque-là vos disciples, et avec vous praesentes, semper assistentes, manifestissimam aspicere veritatem!

DISCOURS DE M. M. S. DAVID-BEG

C'est à la fois avec une profonde émotion et une grande consolation que je prends la parole dans cette manifestation solennelle, consacrée à la mémoire de mon illustre et inoubliable Maître Antoine Meillet.

Emotion, parce qu'elle me fait passer devant les yeux un immense tableau rétrospectif de quarante années de souvenirs agréables qui me bouleversent infiniment;

Consolation, parce que cette solennité me procure l'occasion de crier, une fois de plus, la douleur que j'ai ressentie à la nouvelle du décès de mon Maître aimé, pour lequel j'avais une admiration sans restriction et une reconnaissance ineffaçable.

Il y avait cinq ans que le jeune Maître de conférences, Antoine Meillet, succédant à son maître Ferdinand de Saussure, professait la grammaire comparée à l'Ecole des Hautes Etudes d'Histoire et de Philologie, quand, ses anciens maîtres, Michel Bréal, Sylvain Lévy et surtout James Darmesteter, dont j'avais commencé à suivre les cours, faisant l'éloge de l'enseignement et de la méthode de Meillet et prédisant pour lui un avenir scientifique des plus brillants, m'engagèrent fortement à suivre ces cours.

Et c'est ainsi que j'eus la grande chance de devenir le premier élève régulier arménien de Meillet.

Un peu plus tard, d'autres Arméniens, dont Adjarian et Maxudian, furent de ses élèves; je ne saurais énumérer ses auditeurs libres arméniens, qui furent ultérieurement assez nombreux.

×

S'il m'avait été accordé un temps plus long, j'aurais pu évoquer devant vous quelques souvenirs des premières années de professorat de Meillet qui coïncidèrent avec mes premières années d'étudiant. Ils vous auraient dépeint l'homme qui ne vivait que pour la science. D'une constitution physique plutôt faible, doté d'un cerveau extrêmement robuste et vaste, Meillet s'était adonné entièrement au travail intellectuel. Manger, boire, dormir, se reposer, se divertir, étaient des termes négligeables, méprisables même, pour lui.

Cette vie de travail excessif, déprimant, était le sujet constant des préoccupations de son entourage : son père, sa sœur, l'excellente pianiste, et sa vieille nourrice qui lui servait de mère, en étaient désolés. J'en fus le témoin oculaire et auriculaire, à propos du cours de la langue zend. Etant l'unique élève pour cette langue, je me rendais, pendant trois ans, au 24 boulevard St.-Michel, où habitait le maître. Tous les vendredis, à 10 heures, le leçon commençait pour ne finir qu'à une heure de l'après-midi... trois heures! Ce jour-là, à partir de 11 heures, à peu près tous les quarts d'heure, la bonne vieille nourrice ouvrait sans façon la porte de la pièce où nous travaillions et implorait humblement:

— Antoine, c'est l'heure ! ... Antoine, la table est mise... Antoine, ça va être froid !...

Et le Maître de répondre avec humeur :

- Oui, oui !... Bon, bon !... Tout de suite...

Et le « Tout de suite » durait encore... deux petites heures! C'était, parait-il, la même comédie tous les jours, midi et soir, pour les repas.

M. et Mme James Darmesteter m'ont souvent raconté que M. Meillet père leur rendait en cachette de fréquentes visites pour les conjurer de faire venir son fils Antoine et lui « laver la tête » parce qu'il travaillait le soir jusqu'à deux ou trois heures du matin et surtout parce qu'il ne mangeait ni ne buvait, pas plus qu'il ne dormait... Les admonestations périodiques des Darmesteter ne firent rien changer aux habitudes du travailleur acharné qu'était Antoine Meillet.

Son cours de Grammaire comparée à l'Ecole des Hautes Etudes, attirait, au début de l'année scolaire, pas mal d'élèves (je me rappelle qu'une année nous étions 17), mais au bout de quelques semaines leur nombre se réduisait à 2 ou 3! Les

élèves se volatilisaient petit à petit comme par enchantement. Là aussi il ne tenait aucun compte de la durée de la leçon, qui durait parfois deux heures et plus.

Meillet, en dehors de sa passion pour le travail, avait une autre passion, celle de la musique et particulièrement du plain-chant; une fois par semaine, il se rendait, le soir, à la Scola Cantorum, rue St.-Jacques, pour en entendre, et il m'emmenait parfois avec lui. Comme seule distraction, la promenade de délassement que nous faisions parfois l'après-midi au jardin anglais du Luxembourg, en parlant de tout : philosophie, sociologie et linguistique.

Pour se rendre compte du service que Meillet rendit à la langue et, par ricochet, à la nation arménienne, il faut se rappeler que jusqu'au milieu du 19º siècle, les philologues et les linguistes émettaient sur l'origine et le développement de cette langue, des opinions aussi étonnantes que contradictoires. Je ne vous les rapporterai pas, persuadé que vous les connaissez toutes. Je dirai seulement que cette divergence d'opinion provenait de l'ignorance ou de l'imparfaite connaissance de l'arménien qui avait subi diverses influences avant, pendant et après qu'il eût pris une forme graphique au début du Ve siècle de notre ère; de sorte que la morphologie de cette langue. développée en Asie Mineure, déroutait complètement ceux qui s'y intéressaient. Il faut ajouter qu'à cette époque on ignorait totalement les lois

de la phonétique générale et encore plus celle de la phonétique particulière de l'arménien.

Vers le milieu du 19e siècle, Bopp, dans sa Grammaire comparée des langues Sanscrite, Zend, Grecque, Latine, Lithuanienne, Slave ancienne, Gothique et Allemande, établissait la phonétique comparée qui orientait l'étude des langues vers une nouvelle voie. Dans ce travail remarquable, Bopp faisait parfois appel à une forme arménienne. Un quart de siècle plus tard, de Saussure dans un ouvrage capital: Mémoire sur le système primitif des voyelles des langues indo-européennes, posait définitivement la théorie du vocalisme indo-européen, en synthétisant et systématisant les résultats déjà acquis et relevant nombre de faits nouveaux où l'arménien, encore dans l'état amorphe, entrait pour sa petite part.

A partir de cette époque, l'arménien, avec sa morphologie quelque peu rude, intéressa davantage les savants. Comme on trouvait qu'il avait des rapports piquants avec les classiques de l'Europe (latin-grec) et encore plus intimes, par sa lexicographie, avec les langues anciennes de l'Asie, on fut porté à croire qu'il était un dialecte purement iranien, avec des éléments sémitiques et inconnus.

Vint Hübschmann qui, avec son Armenische Grammatik, fit faire à l'arménien un grand pas. Il releva soigneusement tous les éléments iraniens (zendo-pehlevis) qui encombraient la langue classique; il en fit autant pour les éléments sémitiques qui s'y étaient glissés. Brockelmann, un élève de Hübschmann, retira de l'arménien les mots enpruntés au grec.

Ces travaux d'approche avaient quelque peu déblayé la voie de l'arménien, mais au point de vue purement linguistique le travail définitif restait encore à faire.

L'honneur en était réservé à Meillet qui était admirablement armé pour cela. Avant été l'élève de de Saussure et de Michel Bréal, pour la Grammaire comparée, de Darmesteter et de Hübschmann pour le zend, d'Abel Bergaigne et de Sylvain Lévy pour le sanscrit, de Carrière et du Père Aydinian, pour l'arménien, connaissant, en plus du grec et du latin — il était agrégé de grammaire - le slavon et le vieux-haut-allemand. dominant ainsi tout l'ensemble des langues indoeuropéennes, s'étant acquis sur chacune d'elles une information des plus profondes, avec tout cela doué d'un esprit vigoureux et pénétrant, Meillet était tout indiqué pour entreprendre l'investigation des dédales d'une langue aussi compliquée que l'arménien.

24

Les investigations de Meillet se portèrent sur la structure morphologique si décevante de cette langue. S'appuyant sur ce principe fondamental que les lois phonétiques sont absolues aussi bien pour les consonnes que pour les voyelles, il étudia tous les éléments du discours de la langue, en attaquant tout d'abord les formes désinentielles.

Les désinences nominales ou casuelles, si nombreuses dans l'arménien ancien, et qui servent, dans les déclinaisons des noms, à marquer les cas, les désinences personnelles qui dans la conjugaison des verbes indiquent les personnes, la voix, le temps etle monde, furent fouillées, disséquées, passées à l'éprouvette de la phonétique générale et naturalisées indo-européennes, apres avoir été comparées avec les désinences servant aux mêmes buts dans les autres langues indo-européennes et en particulier dans le grec, le zend, le sanscrit et le slavon.

D'autres éléments flexionnels de la langue, les adjectifs de toute catégorie et les pronoms furent également et de la même manière étudiés et classés indo-européens.

En même temps que l'étude des formes désinentielles, le maître mettait en lumière les modifications qu'éprouve un mot dans son radical, suivant le rôle qu'il joue dans la phrase. En arménien ,comme dans toutes langues à flexion, les voyelles radicales et désinentielles varient; de là les phénomènes d'alternance ou apophonie, de renforcement et de contraction. Ainsi les variations vocaliques, très nombreuses en arménien, furent définitivement tirées au clair.

De pair avec le vocalisme, Meillet a exploré aussi magistralement le domaine du consonantisme de l'arménien. Les occlusives, les mi-occlusives sifflantes, les mi-occlusives chuintantes, les aspirales-gutturales sourdes ont été étudiées et chacune d'elles a trouvé sa propre place ou sa propre fonction dans la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Comme je l'ai déjà dit, pour mener ses travaux à des conclusions sûres, Meillet se basait sur l'absolutisme des lois phonétiques; mais dans le cas où les lois phonétiques semblaient faire défaut, il faisait intervenir l'action de l'analogie qui, comme vous le savez, renouvelle et enrichit une langue donnée.

L'ordre, la clarté et la haute précision caractérisait les travaux de Meillet. Tout ce qui ne s'expliquait pas par les lois phonétiques ou l'analogie ou qui n'était point un emprunt avéré, il le rejetait comme inconnu.

C'est ainsi que le maître épura l'arménien et établit les lois phonétiques qui régissent, parallèlement aux autres langues indo-européennes, la langue arménienne elle-même.

44

Pour présenter les travaux de Meillet concernant particulièrement l'arménien, il me faudrait de longues heures. Ils ont paru sous forme de communications, soit à la Société Linguistique, soit à la Société des Etudes Slaves, soit à la Société des Etudes Arméniennes, soit encore ailleurs; leur ensemble représenterait un très gros volume. Les deux grammaires comparées de l'arménien, qu'il publia, l'une en français et l'autre en allemand, ne représentent qu'une infime partie de ses travaux sur cette langue. Pour apprécier la haute valeur du service que Meillet a rendu à la langue arménienne, il me semble que l'on peut retenir les trois points suivants:

Premièrement: Meillet a su conférer à l'arménien le droit de cité dans la grande famille des langues indo-européennes, où il occupe désormais une place à part et fort honorable..

Deuxièmement : il a su rendre l'étude de cette langue attrayante tant au point de vue morphologique que phonétique.

Troisièmement : le point le plus important à mon sens, aujourd'hui, grâce aux travaux de Meillet, dans toutes les Université du monde qui s'honorent d'une chaire de grammaire comparée des langues indo-européennes, l'arménien est employé couramment pour l'explication de certains phénomènes morphologiques et phonétiques.

Tels sont, Mesdames et Messieurs, les trois éminents services que Meillet a rendus à la langue et au peuple arméniens; services pour lesquels tous les Arméniens de la terre lui resteront éternellement reconnaissants.

Verba volent, scripta manent!

La voix du maître a cessé de résonner, mais ses écrits sont là et resteront pour toujours dans les archives de la linguistique et surtout dans la mémoire du peuple arménien.

Au nom de ce peuple tout entier, au nom en particulier de ses anciens élèves réguliers et auditeurs libres arméniens, au nom aussi de tous les linguistes, philologues et historiens arméniens et en mon nom propre, j'exprime, le cœur douloureusement oppressé, notre profonde reconnaissance, notre éternelle gratitude à Antoine Meillet, au pur savant, au magnifique Français, pour le service incalculable qu'il rendit à la langue arménienne.

Je finis en interprétant le sentiment du peuple arménien par une adaptation de deux beaux vers de Virgile :

Aut Ararim Parthus bibet aut Germania Tigrim Quam nostro illius labatur pectore vultus!

(Quand le Parthe boira l'eau de la Saône et le Germain celle du Tigre, alors seulement de la mémoire du peuple arménien s'effacera le nom de Meillet).

DISCOURS DE M. PAUL BOYER

M. Paul Boyer, ancien administrateur de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, a évoqué, dans un émouvant discours improvisé, les relations de fraternelle amitié qui pendant de longues années l'ont lié à Meillet et a relevé à son tour les hautes qualités d'esprit et de cœur de ce grand savant.

LETTRE DE M. EMILE BENVENISTE

Paris, le 30 Janvier 1937

Monsieur,

Je vous suis reconnaissant de vouloir bien m'inviter à la réunion que vous organisez le 27 Février à la mémoire du professeur Meillet. Mais à mon très vif regret, il me sera matériellement impossible d'y prendre part : je vais quitter Paris à cette date pour me rendre à Prague, où je dois faire plusieurs conférences dans les premiers jours de Mars. Je déplore que cette coïncidence m'empêche de m'associer à l'évocation du grand savant et du maître si cher dont la disparition nous a tous laissés appauvris.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression renouvelée de mes regrets, l'assurance de ma haute considération.

E. BENVENISTE.

LETTRE DE M. FRÉDÉRIC MACLER

Paris, 3 Février 1937

Mon cher ami,

C'est en effet par raison de santé que je n'ai pas encore pu répondre à votre aimable lettre du 26 Janvier écoulé. Je vais un peu mieux, mais je suis loin d'être en bonne santé. Le Docteur m'interdit tout effort cérébral et ne m'autorise qu'à faire mon cours. Aussi ne m'en voudrez-vous pas si je ne puis assister à votre séance du 27 Février. Si par hasard je pouvais y assister, je ne pourrai pas y prendre la parole, tout effort m'étant pénible. Veuillez donc croire à tous mes regrets et agréer les meilleurs vœux pour le succès de la réunion que vous projetez de faire en souvenir et en l'honneur de M. Meillet.

Avec tous mes compliments et mes vœux de pleine réussite,

F. MACLER.

LETTRE DE M. KARNIG FUNDUKLIAN

La mort du Professeur Meillet est une lourde perte pour la philologie générale, mais en particulier pour la philologie arménienne.

Nous autres Arméniens nous ne pouvons nous rappeler sans un profond sentiment de gratitude quelle grande place il a faite dans ses travaux pleins de précieux résultats aux recherches sur l'arménien classique qui l'intéressait particulièrement dans l'évolution de la langue arménienne et sur lequel il a fixé son attention depuis ses débuts jusqu'à ses dernières années.

Un vaste champ de la littérature arménienne a été cultivé par ses efforts, des problèmes linguistiques, étymologiques ont été élucidés, comme par exemple la position de l'arménien dans le groupe des langues indo-européennes et sa proche parenté avec les langues nord-iraniennes, et la question peut-être la plus importante pour lui, la structure magnifique et par certains côtés unique de l'arménien classique, question sur laquelle il publia son admirable étude : Esquisse d'une

grammaire comparée de l'arménien classique, travail précieux que personne n'avait systématiquement exécuté avant lui et qui porte le cachet de sa haute valeur de savant profond.

Unissant à la méthode allemande d'investigation minutieuse la clarté et la pénétration de l'esprit français, il avait non seulement éclairci les obscurités des nombreux problèmes de l'arménien classique, mais ses vues générales et ses solutions portaient un caractère tellement solide que rarement une d'entre elles pouvait être considérée comme discutable ou révisible, et elles avaient par conséquent un grand poids et jouissaient d'une grande autorité dans tout le monde des philologues.

Ayant consacré et appliqué son inlassable labeur et ses dons de savant de grand talent, en même temps méticuleux et profond, à l'étude de la langue et la littérature arménienne, Meillet a occupé une place ineffaçable dans la philologie arménienne et dans les cœurs arméniens. Toute notre nation déplore sa perte et le vide qu'il laisse dans le groupe des arménisants, dont il était le plus éclatant ornement.

Manchester, 9 Février 1937

KARNIG FUNDUKLIAN.

LETTRE DU Rév. Père NERSES AKINIAN

Rédacteur en chef de la Revue « Handess Amsorya », organe de la Congrégation Mekhitariste de Vienne.

Mon cher ami.

J'ai été heureux d'apprendre que vous avez l'intention d'honorer le 27 courant la mémoire de feu Antoine Meillet, le grand linguiste, arménisant et arménophile. Ce sera là une manifestation d'hommage et de gratitude envers le maître français plein de talent et si riche en œuvres, qui aima et étudia la langue arménienne, compatit à notre peuple et nous défendit aux jours de nos malheurs, comme un linguiste érudit et comme un ami cordial de notre peuple.

A. Meillet a non seulement contribué à l'étude de la langue arménienne par ses nombreux travaux, mais au cours de sa longue carrière de professeur il a engendré des arménisants de de verses nationalités, qui se sont consacrés à des recherches arménologiques et sont devenus de

nobles amis de notre peuple; une activité, qui impose la reconnaissance envers celui qui fut notre meilleur ami.

Meillet connaissait bien des langues, il avait fait des recherches sur bien des groupes de langues, mais c'est l'arménien qui fut le plus près de son cœur. Il aima l'arménien non seulement comme une branche de la langue-mère indo-européenne, mais comme une belle langue, qui a vécu sa période classique, a eu sa riche littérature et demeure encore vivante dans la bouche du peuple arménien.

Beaucoup de linguistes s'étaient occupés, avant Meillet, de la langue arménienne, mais aucun d'eux ne s'était rendu compte que cette langue a eu son siècle classique, son âge d'or, et cela au début de sa littérature, dans la première moitié du V° siècle, lorsque le langage oral a pu être transcrit, une langue qui avait été parlée pendant de longs siècles dans un vaste pays, sous les rois arsacides, par un peuple nombreux, qui avait vécu jusque-là indépendant, libre de l'influence de peuples étrangers. Cette pure langue arménienne, qui a été transcrite par des hommes du pays animés d'un souffle patriotique, nous est parvenue grâce à une riche littérature, cette langue au vocabulaire bien fourni, aux lois grammaticales solides, au style élégant et magnifique, portant en tout un caractère classique, différant entièrement

de l'arménien des siècles suivants. A. Meillet a connu cet arménien classique en 1890 à Vienne. où il était venu approfondir sa science arménologique sous le toit du couvent Mekhitariste. En suivant les lecons du grand grammairien Monseigneur Arsène Avdinian et du grand philologue Père Dachian, il pénétra les secrets de l'arménien classique et le prit pour base de ses recherches futures sur la langue arménienne. Il rédigea l'Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, étudia les formes grammaticales qui lui sont propres, donna l'étymologie du vocabulaire. L'étude de l'arménien se simplifia, devint aisée grâce à ses travaux, et la beauté de l'arménien et sa valeur intime ont été mises en lumière pour la linguistique comparée.

Dans les questions linguistiques en général, et notamment dans les recherches sur l alangue arménienne, Meillet a marché à pas prudents et circonspects, évitant des aperçus extravagants, des sentences précipitées. Ses conclusions sont fondées sur la linguistique comparée et constituent le résultat de recherches consciencieuses; par cela même elles sont demeurées immuables, elles ont conservé leur autorité et gagné l'adhésion générale.

Si Meillet jouit, en tant que grand linguiste, de l'estime du monde entier, nous autres nous l'applaudissons particulièrement pour les services inappréciables qu'il a rendus à l'étude de la langue arménienne.

Respect et gratitude à sa mémoire !

Père Nersès Akinian

Vienne, 24 Février 1937

LETTRE DU Rév. Père ELIE PETCHIKIAN

Rédacteur en chef de la Revue « Bazmaveb » organe de la Congrégation Mekhitariste de Venise.

A LA MÉMOIRE DE L'ARMÉNISANT PROFESSEUR ANTOINE MEILLET

La Congrégation Mekhitariste apporte de tout cœur son tribut d'hommage à l'illustre arménisant et arménophile professeur Meillet, à l'occasion de la réunion organisée à Paris en son honneur; elle apporte ce tribut d'hommage au nom de la philologie arménienne et au nom de l'Académie Arménienne Mekhitariste, dont il était un des membres distingués depuis 1909.

Le Professeur Meillet est un des grands et rares philologues qui ont passé de l'étude profonde des trésors de notre langue à l'initiation et à l'appréciation du trésor des qualités ethniques du peuple arménien, et par là même il a conçu une grande tendresse pour cette malheureuse mais noble et grande nation qui a mis au service de la civilisation ses multiformes talents intellectuels.

Le regretté professeur Meillet a droit à notre éternelle reconnaissance pour avoir, avec sa vaste et claire érudition linguistique, situé la langue arménienne à sa juste et digne place dans la famille des langues indo-européennes.

Dans la présente expression d'affection et de vénération, nous ne voulons pas nous arrêter sur ses œuvres bien connues, de l'Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique jusqu'aux Recherches sur la syntaxe de la grammaire comparée de l'arménien ou à son livre, apprécié par tous, qui a pour titre Eléments de l'arménien classique, des ouvrages qui sont déjà par eux-mêmes fort éloquents, comme le sont aussi ses élèves, les arménisants qu'il a lui-même formés.

Notre Académie Mekhitariste offre, par cette adresse, l'impérissable bouquet de sa gratitude et de son affection à l'immortalité de la mémoire du cher et inoubliable professeur Antoine Meillet, en souhaitant que de ses cendres surgissent de nouveaux enfants de la chevaleresque race française, qui marchent sur ses traces lumineuses, poursuivant, avec l'étude de la civilisation occidentale, les recherches sur la langue et la littérature arméniennes si riches d'antiquité et de gloires.

PÈRE ELIE PETCHIKIAN.

Venise, St.-Lazare, 24 Février 1937

cole et remite names que il die en seven els la remonia se mulatures misque miniscrucia la regolia professor Medica dron il sons remails nommentante pero vente avec at visat et circa engine la goliana, con la la ballete at

e chira englitten la guierque, delle la lantice atmilitarence è sa junte er direct place dans la lamille del lancius indisconspirates

The later than the second second

The property of the property o

The state of the s

The second secon

TABLE DES MATIÈRES

| Notice préliminaire | page | 5 |
|--|------|----|
| Discours de M. L. G. Guerdan | | 7 |
| Discours de M. Charles Diehl | | 10 |
| Discours de M. Archag Tchobanian | | 13 |
| Le sens qu'avait Meillet de l'arménien | | |
| classique, Discours du Rév. Père | | |
| Louis Mariès | | 28 |
| Discours de M. M. S. David-Beg | | 50 |
| Discours de M. Paul Boyer | | 59 |
| Lettre de M. Emile Benveniste | | 60 |
| Lettre de M. Frédéric Macler | | 61 |
| Lettre de M. Karnig Funduklian | | 62 |
| Lettre du Rév. Père Nersès Akinian | | 64 |
| Lettre du Rév. Père Elie Pétchikian | | 67 |

